

Je me réveillais en frissonnant et remontais ma couette jusque sur mon nez. J'avais refait ce cauchemar : je suis une trapéziste qui marche joyeuse et confiante sur une corde, lorsque retentit soudain d'un haut-parleur une voix glaciale, elle m'annonce que le filet de sécurité vient d'être retiré, je panique, la corde balance dangereusement, je tombe...

Hier, vendredi, la matinée s'annonçait pourtant plutôt plaisante au bureau, c'était le fameux T.G.I.F. (Thanks God It's Friday), le week-end si proche, deux jours de liberté, à chaque fois tant attendus. Mais dans l'après-midi, une réunion extraordinaire du Comité d'Entreprise, à laquelle nous étions tous convoqués, en assombrit définitivement l'ambiance. Dans trois mois, notre département comptabilité sera délocalisé en Inde. Hare Krishna ! Le couperet était tombé. Circulez, il n'y a rien à voir.

Mon regard se posa sur le petit tableau accroché au mur face à mon lit. Cette toile et le tapis d'orient étaient les deux seuls objets que j'avais pu conserver comme infime héritage de mon histoire familiale. Cette huile délicate représentait le chalet de mon grand-père au bord du lac de Genève, avec son parc, au centre le totem en marbre blanc, œuvre d'art qui trônait près du magnifique cèdre du Liban centenaire. A jamais gravé dans mon cœur. Vestige de la douceur de vivre, des jours heureux, des notes de musique. Juste avant le chaos. A cette époque, j'étais ce que l'on appelle une héritière. Je faisais partie d'une riche famille d'industriels, et, ironie du sort, mon nom est toujours celui d'une marque célèbre.

Comme me le répétait souvent Blanche, notre cuisinière d'alors, que j'aimais plus que tout au monde, parce qu'elle me prenait dans ses bras, ce que ma mère ne savait pas faire :

— Hélène, tu es née avec une cuillère en or dans la bouche !

Sauf qu'un jour, l'or se transforma en plomb et la cuillère faillit m'étouffer. La chute fut aussi violente que vertigineuse.

Seule, blottie au fond de mon lit king size deux places, j'avais peur, oui, si peur de l'avenir. J'avais cinquante-six ans, vingt ans d'ancienneté, et d'un coup de gomme, d'un seul, l'entreprise venait de m'effacer purement et simplement.

Je n'avais plus aucune famille, pas d'enfant, quant à mes amours, le palmarès était des plus pathétiques. A dix-huit ans, mes fiançailles furent rompues le jour même où, ma future belle-famille obtint, après de nombreuses rumeurs, la confirmation officielle de la ruine financière de ma famille. Nos biens furent saisis, le reste vendu aux enchères, y compris la fameuse collection d'œuvres d'art de mon grand-père. Ordre me fut donné par mon fiancé de lui restituer illico presto la bague sertie d'un diamant poire de cinq carats. Ce brusque épisode, d'une alliance brisée et de sa cause honteuse, se propagea comme une traînée de poudre dans toutes les villas autour du lac, jusqu'à se répandre dans la bonne société parisienne. Le scandale de la ruine ouvrit la porte à d'autres joyeusetés. Du jour au lendemain, nous sommes devenus des parias, infréquentables, comme si l'adversité pouvait tous les contaminer. Même nos plus proches amis, avec lesquels nous avions partagé tant de moments de vie, nous tournèrent le dos. Ce fut pour ma mère aussi impensable que douloureux à vivre. Quant à moi, la vente de mon piano à queue Steinway offert par mon grand-père, m'incisa à vif d'une plaie béante.

Je me souviendrais toujours, comment j'avais couru en larmes chez Éléonore, mon amie d'enfance, pour trouver du réconfort et lui raconter la tempête inouïe qui s'était abattue sur nous. J'avais beau sonner et m'annoncer à l'interphone, le portail électrique ne s'ouvrait pas. Après un long moment, curieusement, ce fut le gardien qui entrebâilla la grille et pesta.

— T'as pas compris, t'es pas la bienvenue ici, allez ouste, dégage !

J'étais tétanisée. Pour la première fois de ma vie, je faisais connaissance avec l'humiliation et le mépris, choses contre lesquelles j'avais jusque-là été vaccinée, totalement protégée même, de par mon milieu social. Mais le vaccin n'existait plus, aucun rappel n'était possible. Bienvenue dans le monde de la lutte des classes.

La destinée poursuivait son œuvre implacable, en dix-huit mois seulement, je fis la collection d'actes de décès avec, dans l'ordre :

- Mon grand-père crise cardiaque, lorsqu'il apprit la ruine familiale.
- Mon père accident de voiture sur la route de la corniche, au sortir du casino de Monte-Carlo.
- Ma mère suicide, elle n'avait pas supporté son nouveau titre de reine déchue.
- Mon frère tumeur au cerveau foudroyante sur son voilier, lors d'une course au large.

Tous ces liens familiaux arrachés à jamais. J'avais vingt ans, qui a dit que c'était le plus bel âge ?

Sans le soutien et l'affection inconditionnels de Blanche, je n'aurais jamais survécu à une telle tragédie. Nous étions heureusement toujours restées en contact, bien que ma mère la congédiât deux ans plus tôt, n'ayant plus les moyens de la payer.

Désormais, sans aucune ressource financière, pas un radis comme disait Blanche, je mis un terme définitif à mes études musicales, la mort dans l'âme. Plus jamais je n'ai touché un piano. Plus jamais je n'ai écouté de musique classique.

Artiste, c'est trop précaire m'avait dit la dame de l'A.N.P.E. le Pôle Emploi de l'époque. Il me fallait un vrai métier et de quoi gagner ma vie rapidement, elle me proposa une formation en comptabilité. J'acceptai. L'ironie est que je n'avais jamais compté de ma vie, ma mère non plus d'ailleurs. Les finances, ce sont toujours les hommes qui s'en occupaient dans mon milieu, où le mot « argent » était strictement tabou. Pourtant, c'est grâce à cette formation que j'ai rencontré la lumineuse Fathia, mon âme sœur, la plus belle amitié de ma vie. Fracassée dès l'enfance, puis mariée de force à quatorze ans, elle avait connu l'enfer et pourtant, il n'y avait pas un être plus généreux, plus optimiste, plus souriant qu'elle. Elle s'était battue pour sa liberté et cultivait une foi absolue en l'humanité.

Une dizaine d'années plus tard, étonnamment, le ciel s'éclaircit et quelques rayons de soleil refirent surface dans ma vie. J'avais rencontré un homme qui m'aimait, non plus pour ma valeur marchande, mais pour moi-même. Nous nous sommes mariés et avons partagé quelques douces années. Sauf que je n'arrivais pas à tomber enceinte. Tomber, quel mot ! Dieu sait que j'avais connu toutes les chutes possibles, mais celle-là ne m'était pas offerte. Quelle ironie du sort. Au cours d'un énième examen médical, j'appris que ma fertilité avait été tuée dans l'œuf par les ravages du redoutable Distilbène, médicament prescrit à ma mère durant sa grossesse, comme à tant d'autres femmes dans les années soixante.

Par un bel après-midi de septembre, mon mari me dit :

— Je ne t'aime plus Hélène.

Il demanda le divorce et devint père un an plus tard.

Je vécus quelques relations, çà et là, aussi tristes que passagères, jusqu'au jour où, sans regrets, je choisis définitivement la solitude plutôt que ces ersatz de romance. D'autant qu'autour de moi, une banalité grandissait, celle de femmes de plus de cinquante ans quittées pour une autre de moins de trente ans. C'en était effarant. Seule mon amie Fathia en avait miraculeusement échappé, son amoureux Antoine l'aimait comme au premier jour.

Mon corps n'était désormais touché qu'une seule fois par mois par Mélanie ; ses massages à l'huile d'argan étaient un rituel précieux qui apaisait mes douleurs et me rappelait que j'étais encore en vie.

Je posais mes mains sur mon ventre et respirais lentement pour tenter de calmer cette angoisse sourde qui s'était réinstallée. Pourquoi la vie était-elle si ingrate envers moi ? Je ne cessais de me poser des questions, quel était le sens de tout cela, si seulement il y en avait un. Que devais-je comprendre encore ? On m'avait dit un jour, qu'il fallait toujours avoir de la gratitude envers l'Univers, ou Dieu, selon les croyances de chacun, et être reconnaissant de ce que l'on avait.

Mais moi j'avais tout perdu. Je pensais être au moins tranquille professionnellement jusqu'à la retraite, mais tout s'effondrait de nouveau. L'insécurité était un mot qui me terrifiait. Comment allais-je rembourser mon crédit immobilier, encore quatre ans de traites pour payer mon petit deux-pièces, et mes factures ? Pff comme si les entreprises embauchaient des séniors, la bonne blague !

Je m'assis et posa les pieds sur ma descente de lit. Je les glissais doucement d'avant en arrière, juste pour ressentir le soyeux du tapis persan d'Ispahan, cela me calma un peu. Il était d'une incroyable douceur. Mon grand-père, qui fut veuf très jeune, me l'avait offert au retour d'un voyage en Perse, où il séjournait souvent. Il avait une passion infinie pour cette contrée, et bien que le pays devînt l'Iran en 1935, il continuait de l'appeler la Perse.

Hier soir, j'avais prévenu Fathia de mon futur licenciement économique, elle m'avait gentiment invitée à venir dîner et dormir chez elle, mais j'avais préféré rester au fond de mon lit. Elle était furieuse contre la mondialisation, contre cette violence économique. En tant qu'assistante sociale, elle était témoin des dégâts considérables perpétrés sur tant de familles. Je l'étais aussi, en tant que bénévole aux restaurants du cœur. Je voyais arriver des bénéficiaires de plus en plus jeunes, les petits boulots précaires et mal payés avaient fait des ravages. Au fond de moi, j'ai toujours osé espérer que la fortune familiale d'alors, ne s'était pas construite au détriment d'autres vies. Je ne voulais pas être descendante de « saigneurs » comme disait Fathia. Elle me rappela.

— Coucou ma belle, comment tu t'sens ?

— Angoissée, et puis... tout ce passé qui remonte à la surface.

— Écoute, oui je sais c'est très facile à dire, mais garde espoir. Parce que tu comprends, l'espoir, c'est tout c'qui nous reste, et ça ils nous l'prendront pas !

— Je vais essayer, mais j'te promets rien.

— Bon, on est invités à un cocktail dînatoire ce soir chez des clients d'Antoine, tu sais Jean et Léna, ce couple génial de chirurgiens, j't'en ai souvent parlé. Je leur ai demandé si, éventuellement, je pouvais amener une amie, ils m'ont dit que tu serais la bienvenue. Il y aura aussi les parents de Jean, des gens adorables, des humanistes, une espèce en voie de disparition, elle rit. Tu les aimerais beaucoup, et puis c'est beau, on boira du bon vin, ça te fera du bien, ce sera une jolie soirée, j'en suis sûre.

— C'est gentil, mais j'ai vraiment pas envie de sortir, en plus, je suis même pas allée chez le coiffeur pour mes racines, on voit une traînée blanche au milieu du blond, ça fait franchement dégueu.

— Mais j'te la fais ta couleur moi ! C'est blond doré lumineux c'est ça ?

— Exact, bravo !

— Bon, j'te l'apporte et j'arrive dans l'après-midi, vers quinze heures, c'est bon ?

J'allai dans le salon pour y prendre un pull qu'il me semblait avoir laissé sur le canapé la veille. La vision apocalyptique du lieu me donna envie d'en ressortir aussi sec. C'était de pire en pire, il fallait deviner qu'il y avait des meubles, tant ils étaient tous recouverts, engloutis plutôt, sous des tonnes de linge à repasser, à trier, à ranger. J'avais un défaut : la procrastination. Et pourtant au bureau, je m'empressais toujours de terminer mon travail dans un temps record et ne laissais rien traîner.

Bien évidemment, impossible de retrouver mon pull dans tout ce foutoir. Je me dis que ce chaos extérieur reflétait à l'identique celui que j'avais dans la tête.

J'entrai dans la cuisine pour me préparer un thé, lorsque je ressentis soudain mes pieds trempés. La pièce était inondée. Tout en épongeant, je fis le constat que c'était toute ma vie qui prenait l'eau. Je pris conscience que de l'avoir mise en mode « veille » ne m'avait protégée en rien. Le destin était vainqueur, j'avais perdu le combat par K.-O. ! Descendre du ring vite, je ne voulais plus me battre, je ne voulais plus de cette vie. C'en était trop, j'éclatai en sanglots. Le téléphone sonna, c'était Blanche. Je n'étais pas surprise car elle a toujours eu le don de ressentir lorsque je n'allais pas bien.

— Bonjour mon p'tit.

— Bon...jour Blan...che.

— Oh ça ne va pas fort toi.

Je lui racontai l'annonce du Comité d'Entreprise et terminai par l'épisode de la fuite d'eau.

— Ne t'inquiètes pas, ça va aller, j'le sens. Tu sais, j'ai rêvé de ton grand-père cette nuit, ah comme il souriait, il était habillé d'un bel habit rouge, comme sa veste de cavalier, tu t souviens ? C'était beau à voir. Je suis persuadée qu'il te protège, j'te l'ai toujours dit, c'est ton ange gardien.

— N'empêche que si mon père n'avait pas dilapidé la fortune familiale au jeu, grand-père serait toujours vivant, maman aussi, et peut-être même mon frère, va savoir si c'est pas tout ce chagrin qui lui a explosé la tête ! Et moi j'aurais eu une autre vie. Il nous a tous tué !

— Non, ne dis pas ça Hélène... Elle voudrait tant lui dire, mais pas là au téléphone. Et comment va Fathia ? ajouta-t-elle pour éloigner ce sujet brûlant.

— ...La forme comme toujours, elle m'a invitée à un cocktail ce soir, mais j'n'ai pas envie d'y aller...

— Si, tu vas y aller ! Tu sais, je t'ai fait un jeu de cartes ce matin, elles étaient magnifiques, il y a une rencontre qui arrive...

— Depuis le temps que tu m'l'annonces ! Mais dis-moi, il arrive à la nage, à reculons ou à dos d'âne ?! J'irai acheter le joint pour réparer le robinet demain après-midi et je passerai te voir après.

— Non, vas-y maintenant, et tu passeras me voir demain, à moins que tu n'aies autre chose de plus intéressant à faire...

Il n'était pas question de procrastiner avec Blanche et comme elle avait raison. Je ne savais pas encore combien sa consigne allait changer ma vie. Grâce à Fathia, Blanche habitait dans une maison de retraite, toute proche de ma commune. Elle avait géré tout son dossier et avait pu lui trouver une place inespérée.

Je ne pris même pas ma douche. J'enfilai un pantalon de jogging, gardai mon haut de pyjama, mis une veste, remontai mes cheveux en chignon que j'attachai avec un crayon à papier et sortis.

Dans ma voiture, j'allumai la radio et sélectionnai FIP. J'entendis soudain le concerto pour piano n°2 de Rachmaninov. Étrangement, je n'éteignis pas aussitôt le son, comme je le

faisais systématiquement pour la musique classique. Cela faisait une éternité que je ne l'avais pas écouté. Quelle émotion ! Comme je l'avais aimé cet adagio sostenuto, et comme je l'avais travaillé avec passion, avec délicatesse des heures et des heures durant. Je préparais alors un prestigieux concours international, vivement encouragée par mon professeur de piano, après mon Premier prix du Conservatoire de Paris. Des larmes coulaient. Comme la musique m'avait manqué ! Je me surpris à tapoter des notes sur mon volant, étais-je en voie de guérison ?

En marchant dans les rayons de la populaire enseigne de bricolage, je remarquai qu'il y avait beaucoup de femmes seules, était-ce par choix ou par nécessité cet engouement pour le bricolage ? Bienvenue au club ! Ayant en horreur les grandes surfaces commerciales, je décidai de faire très vite. Je pris plusieurs paquets de joints et remontai prestement vers la caisse, lorsque je fis un vol plané magistral. Étalée sur toute la longueur de mon un mètre soixante-dix, je ne bougeais pas et me demanda s'il fallait mieux en rire ou en pleurer. C'est à ce moment que j'entendis sa voix.

— Madame, madame ça va ? Madame ?

Comme ces mots banals étaient mélodieux. Il y avait une sonorité très particulière dans la diction, surtout la voyelle « a », la prononciation était appuyée, j'y décelai un très léger accent étranger qu'il me semblait avoir déjà entendu, il y a longtemps. Je ne répondis pas. C'est alors qu'il me toucha la main et je ressentis une chaleur incroyable me traverser tout le corps.

Je tournai la tête très lentement, il s'était agenouillé et je vis son visage si près du mien. Son regard d'un bleu pur et perçant laissait apparaître une légère inquiétude. Son odeur me saisit. Il sentait si bon, je reconnus des notes de lavande, d'orange, de rose, de cèdre aussi, il y avait également des notes boisées, j'en étais sûre, ah je connaissais ce parfum. Puis, il me sourit, d'un sourire large et sincère, laissant entrevoir une dentition parfaite ; ses cheveux bruns étaient parsemés de touches grisonnantes. Sa peau était légèrement hâlée. Il était d'une beauté ! Il émanait de lui une infinie douceur. Je n'avais pas envie de me relever, je voulais juste qu'il reste ainsi, tout près de moi.

Il m'aida à me redresser délicatement ; je le trouvai si fort, si ancré, je pouvais m'appuyer sur son corps, il était plus grand que moi. C'est fou comme je me sentis instantanément apaisée par sa présence.

— Merci.

— Vous n'aviez pas vu la flaque et vous avez glissé, regardez la bouteille n'a plus de bouchon c'est un produit vaisselle. Ça va, vous n'avez pas mal ?

— Non, non.

Il ramassa mes paquets, puis me prit le bras, le mis avec prévenance au creux du sien, tout en me regardant et me souriant. De sa main libre il poussa son chariot, et bras dessus, bras dessous nous avançâmes doucement. La musique de la marche nuptiale de Mendelssohn résonna soudain dans ma tête, l'entrepôt était devenu une cathédrale, ce n'est pas à la caisse qu'il me conduisait mais à l'autel pour m'épouser !

Soudain, je pris conscience que je n'étais ni lavée, ni coiffée, ni maquillée, ni parfumée mais bel et bien fagotée comme un as de pique. Une question inquiète fusa soudain à mon esprit, mais la réponse positive me soulagea instantanément. Oui, oui, je m'étais lavée les dents ce matin ! Cette dernière pensée n'était aucunement incongrue, c'était juste une coquetterie de ma part, puisque tout naturellement, je ne désirais qu'une seule chose, c'est que mon bel inconnu

dépose un baiser sur mes lèvres. Hélas, mon songe s'évanouit et emporta l'autel et la cérémonie avec lui. Devant la caisse, je sortis mon porte-monnaie pour régler mes articles, mais d'un geste doux, il posa ses mains sur les miennes.

— Non, non, je vous en prie, dit-il.

Il régla tous les achats, se dirigea vers un distributeur d'eau et me rapporta un verre.

— Buvez, ça vous fera du bien.

Tant de délicatesse, et son regard, son sourire, je ne savais plus sur quelle planète j'étais, sur Vénus peut-être. J'avais le cœur qui battait si fort. Une chose était certaine, pour la première fois de ma vie je compris ce que voulait dire un coup de foudre.

Il me raccompagna à ma voiture, je n'avais pas envie de le quitter, je voulais juste aller avec lui jusqu'au bout du monde. Il semblait hésiter à vouloir dire quelque chose, mais un silence s'installa, puis il me dit au revoir en me regardant profondément dans les yeux. Je lui souris tristement et démarrai ma voiture.

La radio se mit automatiquement en marche, quelques notes de piano suivies de la voix de Barbara qui chantait « L'homme en habit rouge ». Je ressentis aussitôt des frissons. Mais oui, Habit rouge de Guerlain, c'était ça le parfum de mon bel inconnu ! Je chantais à tue-tête les paroles de cette chanson d'amour, écrite en hommage à cet homme qui portait cette fragrance et qu'elle avait aimé. Je me rappelai le rêve de Blanche, elle avait prononcé les mêmes mots, était-ce un signe ? Comme tout cela était étrange.

Mon grand-père m'avait dit un jour près du totem dans le parc, où nous adorions converser assis dans l'herbe sous le cèdre du Liban, qu'une personne dans le monde nous était destinée, et réciproquement, le grand amour. De mémoire, il avait prononcé en persan les mots « Bachir » pour le bien-aimé et « Bachirté » pour la bien-aimée. Il avait précisé que le jour de la rencontre, chacun le saurait tout au fond de son cœur. Il m'avait aussi raconté cette légende persane : lorsque l'on regarde la pleine lune, on peut y voir le visage de l'être aimé. C'est fou, ces souvenirs lointains qui réapparaissent, jamais ils ne m'étaient revenus à l'esprit auparavant. Curieusement, moi qui doutais toujours de tout, j'eus la certitude que je reverrais mon bel inconnu. C'était une évidence.

Arrivée à la maison, je pris une douche chaude, puis regarda mon corps nu dans la glace. Quand l'avais-je fait pour la dernière fois ? Il y a vingt ans, peut-être plus, je n'en ai aucun souvenir. J'observai mon corps de femme ménopausée. Cela avait été une véritable libération de ne plus avoir mes règles, car tous les mois, ce rappel cruel que je ne pourrai pas avoir d'enfant était insupportable. Oui, j'avais compris, basta ! Mon visage avait des rides au coin des yeux qui s'accroissaient quand je souriais, et puis la fameuse, celle du lion juste au-dessus, je me demandai pourquoi elle n'était pas plus marquée vu qu'elle rendait compte de l'anxiété. C'est à un profond sillon qu'elle aurait dû ressembler ! Deux autres rides naissantes encadraient ma bouche. J'étais contente de ne pas avoir encore cédé aux injections et autre botox. Peut-être le ferais-je un jour, qui sait ? Mes seins étaient moins lourds, leurs formes avaient changé, de pommes ils étaient passés à poires, mais je les trouvai jolis. Mon ventre était plat, mais je m'étais arrondie autour des hanches. Je me tournai légèrement et regardai mes fesses, oui là effectivement...il faudrait que je refasse quand même du sport pour les raffermir un peu. En revanche, mes jambes étaient toujours assez fermes, pas mal même. Je pris un vieux tube de crème et, pour la première fois de ma vie peut-être, me massa le corps. Puis, je me surpris à me

regarder droit dans les yeux dans le miroir, me sourire et me parler. Je n'étais plus ma meilleure ennemie, ce juge implacable aux verdicts tranchants. Je pensai à tout ce que nous avons traversé ensemble et remerciai mon corps de ne pas m'avoir abandonnée. J'eus le sentiment d'avoir enfin fait la paix avec moi-même.

Après m'être habillée, avec soin cette fois, je fus comme prise par la main et guidée irrésistiblement par je ne sais quelle force étrange ; je me rendis à la gare et pris aussitôt un train pour Saint-Lazare. Arrivée, je l'aperçus au loin, il était libre, comme s'il n'avait toujours attendu que moi. Depuis des années, matin et soir, cinq fois par semaine, je passais tout près de lui mais l'ignorait douloureusement. Cette fois, je pris place et, les yeux fermés, me mis à jouer de toute mon âme, sur ce piano de gare. Je jouais pour lui, mon bel inconnu, cet homme que j'aimais déjà. Chopin, Mozart, Bach, Rachmaninov, je n'avais rien oublié et j'enchaînais les morceaux. Puis, je marquai une pause. C'est alors que j'entendis des applaudissements, des gens étaient tout autour de moi, me souriaient.

Je rentrai chez moi, sereine, apaisée comme jamais, je n'étais plus coupée en deux, j'étais entière. Tout naturellement, je me mis à trier, repasser, plier tout mon linge, puis je classai tout le courrier amoncelé en pile sur la table basse. J'ouvris chaque enveloppe, classai les factures, jetai les pubs à la poubelle, je venais juste de finir lorsque Fathia sonna.

— Hello ma belle, j'ai apporté des gâteaux...

A peine entrée dans le salon, elle s'arrêta net.

— Mais tu as engagé une société de nettoyage ou quoi ? Oh là là, mais c'est dingue, c'est la première fois que je vois ton salon comme ça, je ne savais même pas de quelle couleur était ton fauteuil, elle se mit à rire. Dis-moi, y'a un truc là, qu'est-ce qui s'est passé ?

Je lui racontai, sauf l'épisode à la gare Saint-Lazare, pendant qu'elle appliquait la couleur sur mes racines.

— Ah, mais c'est génial, attends, samedi prochain à la même heure on retourne chez Casto ! On sait jamais. Bon, tu viens ce soir hein ? On passera te chercher.

Jean ouvrit la porte et nous accueillit chaleureusement. Il me présenta à ses parents, Stassia et Paul, qui m'embrassèrent spontanément, à son épouse Léna, radiieuse. Fathia alla saluer Giovanni, un maître verrier, il avait créé tous les luminaires de la maison. Antoine, ébéniste émérite, me prit par la main pour me montrer la superbe bibliothèque qu'il avait créée en bois précieux de palissandre. Je le félicitais sincèrement.

Le lieu était sublime, si spacieux, le salon de réception décoré avec goût et raffinement reflétait un art de vivre certain. Un très beau piano à queue Steinway trônait au cœur de la pièce, ce qui représentait pour moi le plus beau supplément d'âme. Je m'en approchai et ne pus m'empêcher de le toucher et le caresser discrètement.

Léna me rejoignit et m'expliqua qu'elle et son mari avaient souhaité convier les artistes, comme elle tenait à les appeler, qui avaient apporté tout leur savoir-faire pour la rénovation de cette grande maison, que leur avaient léguée ses beaux-parents.

— Nous n'aurions jamais eu les moyens financiers sinon ! Nous sommes des privilégiés, nous ne l'oublions pas. Nous souhaitons héberger de jeunes artistes dans les chambres du haut. A quoi sert une grande demeure, si elle est vide, cela n'a pas de sens, ajouta-t-elle.

Elle m'expliqua comment l'art était important dans leur vie et les consolait du chaos du monde. Ils s'étaient rencontrés dans une ONG humanitaire et avaient parcouru ensemble, depuis, une quantité de zones de guerre.

— Nous réparons les corps meurtris par la folie des hommes, vu les moyens, c'est souvent du rafistolage. Jean lui est spécialisé en chirurgie du cœur.

Elle m'apporta un verre de vin et continua.

— Elles sont magnifiques vos mains, vous êtes pianiste ?

— Non, mais j'ai fait du piano oui.

— N'hésitez pas à jouer si vous en avez envie, faites-vous plaisir.

— Merci, peut-être plus tard.

Léna me précisa qu'elle et son mari rentraient juste de Syrie, mais n'en dit pas plus.

Je m'approchais du canapé, où étaient assis Fathia, Antoine, ainsi que Stassia, petite dame âgée dynamique et délicieuse. Elle tenait et caressait la main de son fils Jean qui se tenait debout auprès d'elle.

— Ma mère était une princesse russe, elle ne m'a jamais embrassée, ni prise dans ses bras. Ça me faisait beaucoup souffrir cette distance imposée. Alors toute petite, je me disais, que lorsque je serais grande j'aurais beaucoup d'enfants que je couvrirais de baisers. Nous avons eu deux enfants et en avons adopté deux autres, dont mon fils chéri dit-elle en le regardant avec amour. Paul, son mari, ajouta :

— Ah, mon dieu, je n'oublierai jamais, c'était un véritable crève-cœur, il y avait quatre-vingts bébés dans leur petit lit, vous imaginez ? Comment voulez-vous choisir ? Et puis j'ai remarqué un tout petit couvert de croûtes sur le visage, il ne pouvait même pas ouvrir ses yeux. La bonne sœur m'a dit qu'il n'avait que deux mois, que tout son corps en était recouvert et qu'il mourrait bientôt, comme souvent, faute d'être touché.

— Stassia reprit, nous nous sommes dit que personne ne voudrait de lui, car la laideur fait peur. C'est donc ce bébé que nous avons choisi. Pendant des semaines, nuit et jour je l'ai porté entre mes seins, tout contre ma peau, je n'arrêtais pas de lui parler, de le caresser, de l'embrasser, au bout de deux mois toutes les croûtes avaient disparu, sa peau était si douce, regardez comme il est beau mon fils dit-elle en riant.

Je mangeai un peu et repris un autre verre de vin, il était délicieux. Seule, j'allai respirer l'air doux sur la terrasse qui s'ouvrait sur un jardin. A mon grand étonnement, des lumières scintillaient au loin dans un arrondi parfait, la maison était en fait au bord du lac d'Enghien, ce que Fathia ne m'avait pas précisé. C'est là que je le vis à droite près d'un chêne, éclairé par une lumière en contre-plongée, je le reconnus de suite, le totem en marbre blanc de mon grand-père qui ornait jadis le parc, près du cèdre du Liban. Il représentait des visages sculptés d'hommes, de femmes, d'enfants, les yeux grands ouverts, c'était une ode à l'humanité, à l'altérité, au lien. L'une de ses œuvres d'art préférées, témoin de nos souvenirs, de nos échanges. J'étais bouleversée. Je touchais et reconnaissais les visages. Mes larmes coulaient. Se pouvait-il que ce soit une copie ? Jamais je n'avais autant ressenti la présence de mon grand-père, comme si je tenais sa main dans la mienne. J'étais propulsée dans une autre dimension, irréelle, magique, tout semblait possible.

Je m'enquis de savoir comment cette sculpture était arrivée là. Jean me dirigea vers son père qui l'avait achetée il y a longtemps. Paul était heureux que cette œuvre me touchât et me relata l'histoire. C'est lors d'une vente aux enchères à Genève, qu'il en fit l'acquisition au milieu des années quatre-vingt. C'était donc bien l'original, pensais-je le cœur serré et le souffle court, comment oublier cette vente où tout fut dispersé ? La vente d'un grand collectionneur qui était mort par amour, à ce qu'on lui avait confié à l'époque. Cette précision m'exaspéra. Il fallait donc toujours sauver les apparences dans ce milieu débordant d'hypocrisie, il était plus



politiquement correct de mourir par amour, ce qui était romantique, plutôt que par la ruine financière, qui s'apparentait à la honte.

— L'artiste qui a créé cette œuvre d'art est devenu très célèbre vous savez, d'ailleurs il... son téléphone sonna, il s'interrompit, me pria de l'excuser, c'était sa fille qui l'appelait de Colombie.

Je retournai sur la terrasse, il fallait que je respire profondément, je voulus appeler Blanche pour tout lui raconter, cette journée était tellement incroyable, lorsque j'entendis sa voix chaude avec cette sonorité particulière.

— Ma belle patineuse, a-t-elle travaillé son double axel ?

Il était là en face de moi, serein. A cet instant, j'eus le pressentiment qu'il venait d'entrer définitivement dans ma vie.

Il m'embrassa sur les joues tout en me tenant les mains. Je sentis son parfum et lui le mien.

Il me dit :

— Nous avons un point commun vous savez, les parfums de Guerlain. Vous portez Shalimar n'est-ce-pas ?

Je souris. De sa voix mélodieuse, il poursuivit.

— C'est le parfum de l'amour vous savez ? En Inde, il y a des siècles, l'empereur Shah Jahan tomba fou amoureux d'une princesse, il créa pour elle les jardins de Shalimar, lorsqu'elle mourut, son chagrin fut si immense, qu'il fit ériger le Taj Mahal comme symbole d'amour éternel. Cette histoire romantique inspira le parfumeur, qui composa son premier parfum oriental féminin.

Nous étions dans une bulle, plus rien ne nous séparait. Nous parlâmes jusque tard dans la nuit, puis quittèrent nos hôtes.

Je chuchotai à l'oreille de Fathia.

— C'est lui.

— Oui, j'avais compris, c'est dingue !

Nous marchâmes au bord du lac, sa main dans la mienne, je remerciais la vie et le destin de nous avoir réunis.

Il s'appelait Jahan, qui signifie le monde en persan.

Il était iranien, et je me souvins subitement de Monsieur Shirazi, le grand ami persan de mon grand-père, dont j'aimais beaucoup l'accent si mélodieux. Il me parla de son pays, de ses montagnes, de sa passion pour la sculpture. Il était parti étudier à l'école des Beaux-Arts à Paris, à son départ sa mère lui avait offert un petit flacon d'Habit Rouge de Guerlain. Mais un an plus tard, la révolution iranienne éclata, son cortège d'espoir au tout début, fut balayé par l'injustice, la violence et les crimes. Ses parents étaient tisserands et travaillaient dans une petite fabrique qui confectionnait des tapis très renommés. Il ne les revit jamais. Il connut une période de vie très difficile et précaire à Paris, faite de petits boulots pour subsister. Lorsqu'il apprit leur décès, seul dans la capitale, il avait décidé d'abandonner ses études par désespoir. Marcello, son vieux professeur de sculpture, natif de Carrare, l'invita à venir séjourner chez lui en Toscane. Il lui offrit un grand bloc de marbre blanc pur, *marmo del luni*, marbre de lune.

— *Scolpisci il tuo dolore* il m'avait dit en italien, sculpte ta douleur. Et comme il avait raison. Alors j'ai sculpté nuit et jour. J'aimais Marcello comme un père, il m'a nourri, soigné, encouragé, guéri, sauvé. Et puis j'adorais quand il me parlait de Michel-Ange et m'expliquait ses œuvres, la façon dont il avait taillé le marbre, c'était un grand érudit.

Il me raconta comment une nuit il avait rêvé d'une tribu d'indiens d'Amérique, c'est ainsi qu'il eût l'idée de sculpter un totem, l'arbre généalogique chez les indiens, en hommage à ses parents.

Marcello le ramena à Paris dans sa vieille estafette, avec le totem chargé à l'arrière. Il fit un détour par Vézelay, car il souhaitait absolument lui faire découvrir la basilique Sainte-Marie-Madeleine, pur joyau de l'architecture romane.

Lors de l'exposition de fin d'année des œuvres des élèves, le directeur de l'école lui annonça qu'un collectionneur avait acheté sa sculpture, et que séduit par son talent, il lui octroyait une bourse et un logement, afin qu'il puisse se consacrer pleinement à son art.

— C'était un miracle pour moi ! Je ne l'ai jamais rencontré, j'aurais tant voulu le remercier. Et tu sais, le hasard de la vie a fait que le totem qu'il m'avait acheté, c'est Paul qui l'a dans son jardin aujourd'hui. D'ailleurs, il m'a dit ce soir que tu avais été touchée par cette sculpture. Je mis mes deux mains sur mon cœur pour calmer ses battements trop forts, mais ne dis rien.

— L'art m'a sauvé tu sais, sans lui, je n'aurais jamais pu surmonter tout ce chagrin. L'art est une résilience magnifique.

Nous étions assis sur un banc, ma tête contre son épaule, ils m'entouraient de ses bras.

— Tu sais, quand tu étais par terre, lorsque tu as tourné ta tête vers moi, j'ai été bouleversé par ton visage et ton regard, c'est comme si je te reconnaissais, c'était très étrange.

Il devait être trois heures du matin. Il me proposa d'aller chez lui, il habitait un village à une trentaine de kilomètres. Nous montâmes dans sa voiture.

— Tu aimes la musique classique ? me demanda-t-il.

— Oui, beaucoup.

— Moi aussi, mais j'aime également le jazz, la bossa nova, toutes les musiques du monde en fait. Et est-ce que tu aimes danser ? Moi j'adore ! Le rock, la valse, le tango, le slow, il rit. Tout ce qui se danse à deux, je n'aime pas danser tout seul !

C'était quand la dernière fois que j'avais dansé, me demandais-je.

Il mit un CD, nous ne prononcèrent aucun mot durant le trajet. Je pris conscience que je vivais une des journées les plus extraordinaires de ma vie.

Arrivés chez lui, il alluma un feu de cheminée et me mit un plaid sur les épaules. J'entendis les craquements du bois et blottie dans ses bras je regardais les flammes. Je me sentais tellement sereine, il n'y avait plus de douleur, plus aucun manque. J'éprouvais une infinie gratitude pour mon grand-père.

Il me posa des questions sur ma vie, je lui racontais l'histoire familiale, et au final, comment ma mère et moi, nous nous sommes retrouvées dans une chambre de bonne de neuf mètres carrés.

Il cita en italien une phrase de Dante tirée de la Divine Comédie.

— *Nessun maggior dolore che ricordarsi del tempo felice nella miseria.*

Puis la traduisit en français.

— *Il n'est pas de plus grande douleur que de se souvenir des temps heureux dans la misère.*

Je restais silencieuse un long moment, et pensais à ma mère avec tendresse.

— Mais tu parles combien de langues ? lui demandais-je.

— Je parle le farsi (langue persane) bien sûr, le français, l'anglais, l'italien, l'espagnol, le portugais, en fait je parle la langue des pays où mon art m'a amené et où j'ai vécu.

Il était divorcé d'une américaine, elle était peintre mais avait renoncé à son art. Ils avaient eu un fils qu'il avait élevé seul par la suite, car sa femme, après une grave dépression nerveuse, était partie vivre en Inde dans un ashram.

— Mon amour pour elle ne pouvait malheureusement pas combler ses douleurs de l'enfance. Elle vit à Goa maintenant, elle va mieux. Notre fils Darius est ingénieur forestier dans le Montana, il chante et joue très bien de la guitare.

Il était six heures du matin, nous allâmes nous coucher, lovés l'un contre l'autre. Après quelques heures d'un sommeil de plomb, je fus réveillée doucement, par ses lèvres délicates sur ma bouche.

— Je vais refaire la route de la soie me chuchota-t-il tendrement.

Il m'embrassa dans le cou et descendit lentement en déposant des baisers sur ma peau. Puis nos corps s'emmêlèrent dans une sorte de valse langoureuse, voluptueuse, puissante. Nous nous donnions corps et âme, il nous fallait exulter au-delà de nos chagrins, de nos douleurs, de nos larmes, de nos morts. Nous offrir l'un à l'autre ce désir fou de nous goûter, de nous posséder, parce que nous avons cette chance inouïe d'être en vie et de nous être rencontrés.

L'après-midi, il me raccompagna chez moi. Quelle ne fut pas sa stupéfaction, lorsque je lui montrai le tableau sur lequel était peint son totem en marbre blanc, que mon grand-père lui avait acheté.

— Mon Dieu ! souffla-t-il.

L'amour m'a guérie en un week-end. Je rends grâce à l'Univers chaque jour. Jahan ne cesse d'enchanter ma vie, notre union est forte, sereine, gourmande, joyeuse. Nous ressemblons à deux adolescents pour qui tout ne fait que commencer. J'aime dire « nous » « notre » « oui, pour deux personnes ». Grâce à ses encouragements, j'ai repris le piano et suis devenue professeur dans un conservatoire municipal. J'ai aussi monté un trio de musique classique avec un violoncelliste et une violoniste, nos concerts sont de plus en plus nombreux, c'est une joie immense. Je l'accompagne dans ses voyages, il expose dans le monde entier.

L'art illumine nos vies.

Avant de mourir, Blanche m'a confié que mon grand-père avait eu une crise cardiaque en apprenant la mort du grand amour de sa vie, une iranienne prénommée Chahinez, qui habitait Ispahan.

Jahan m'a épousée en Grèce sur la petite île d'Hydra, où nous avons une maison, Fathia était mon témoin.